



Et maintenant personne n'entrera plus. — Page 175, col. 2.

fique et de superbes boucles d'oreilles. Le tout pouvait valoir vingt mille écus.

— Ces bijoux sont à vous? demanda la princesse.

— Ils sont à moi, madame; il me les a donnés, et je les rends à Dieu. Je ne désire qu'une chose.

— Laquelle? dites!

— C'est que son cheval arabe Djérid, qui fut l'instrument de ma délivrance, lui soit rendu s'il le réclame.

— Mais vous, à aucun prix, n'est-ce pas, vous ne voulez retourner avec lui?

— Moi, je ne lui appartiens pas.

— C'est vrai, vous l'avez dit. Ainsi, madame, vous continuez à vouloir entrer à Saint-Denis et à continuer les pratiques de religion interrompues à Subiaco par l'étrange événement que vous m'avez raconté?

— C'est mon vœu le plus cher, madame, et je sollicite cette faveur à vos genoux.

— Eh bien, soyez tranquille, mon enfant, dit la princesse, dès aujourd'hui vous vivrez parmi nous, et, lorsque vous nous aurez montré combien vous tenez à obtenir cette faveur; lorsque par votre exemplaire conduite, à laquelle je m'attends, vous l'aurez méritée, ce jour-là vous appartenez au Seigneur, et je vous répons que nul ne vous enlèvera de Saint-Denis lorsque la supérieure veillera sur vous.

Lorenza se précipita aux pieds de sa protectrice, lui prodiguant les plus tendres, les plus sincères remerciements.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

LE GENTILHOMME CAMPAGNARD

PAR CHARLES DE BERNARD.

Un instant après, les deux hommes étaient assis dans la chambre que le plus âgé des deux occupait depuis l'avant-veille au soir.

— Maintenant causons, dit ce dernier avec le sourire mielleux qui lui était habituel; mais, avant tout, que je vous fasse mon compliment.

— A quel propos? demanda Langerac, dont la physionomie enjouée à la surface manquait de franchise, au fond, tout autant que celle de son interlocuteur.

— La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, il y a quatre ans, si je ne me trompe, la fortune semblait peu disposée à vous sourire; mais il paraît que vous êtes au mieux avec elle maintenant! Jamais je ne vous ai vu si éblouissant. Savez-vous bien que vous voilà devenu un lion, un vrai lion?

— Parbleu! vous êtes charmant avec votre compliment; à moins que la petite chose rouge que j'aperçois à votre boutonnière ne soit définitivement un œillet, ainsi que je l'ai cru d'abord, il me semble que vous êtes devenu vous-même, depuis que nous ne nous sommes vus, quelque chose de mieux encore qu'un lion.

— Vous voulez dire un chevalier de la Légion d'honneur? reprit M. de Boisjoly avec une insouciance affectée.

— Après ça, c'est peut-être l'Eperon d'or?

— Fi donc!

— Alors c'est bien la croix d'honneur!

— Avec votre permission.

— La croix d'honneur, instituée par Napoléon le Grand, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur...

— Précisément.

— En ce cas, mon cher, faites-moi le plaisir de me dire à quelle bataille...

— Mon cher, pas d'anachronisme, interrompit un peu sèchement le décoré; vous devez savoir que nous sommes dans un siècle pacifique, où pour mériter la croix il n'est pas nécessaire d'être un pourcefendeur de Russes ou de Prussiens.

— A la bonne heure; reprit le vicomte d'un air railleur, mais alors ce sont vos titres pacifiques, mon cher Miron, que je serais bien aise de connaître; car je ne suppose pas qu'on vous ait donné la croix uniquement parce que pendant sept à huit

ans de votre vie vous avez fait décliner *musa*, la muse, aux enfants du duc de Chérizac?

— J'abandonne mon pauvre ruban rouge à votre persiflage, répondit le conseiller de préfecture en se mordant les lèvres; et pour peu que cela puisse vous être agréable, je conviendrai, comme don Diègue, que

La faveur l'a pu faire autant que le mérite.

— La faveur est une excellente qualité, mon cher Miron, et elle supplée facilement au plus grand mérite du monde.

— Pendant que vous êtes en train de vous moquer de moi, j'ai bien euvie de vous demander quelque chose.

— Cette chose me fournira donc un nouveau sujet de gaieté?

— Peut-être bien.

— En ce cas, parlez; les occasions de rire deviennent trop rares pour qu'on ne doive pas s'empresser de les saisir au vol.

— Ne m'appellez plus Miron.

— Pourquoi cela?

— Parce que depuis que nous ne nous sommes vus j'ai changé de nom.

— Bah!

— Oui. Un caprice que je livre à votre raillerie, comme je viens de faire pour mon ruban rouge.

— Un caprice?

— Un petit calcul, si vous l'aimez mieux. Depuis que le règne de la bourgeoisie est arrivé, la noblesse, par une espèce de contradiction, est plus que jamais à la mode. Ma foi! j'ai fait comme tant d'autres, je me suis mis à la mode.

— En vérité?

— Quoique porté sous Henri IV par un prévôt des marchands, le nom de Miron, je suis obligé d'en convenir, est vulgaire et sonne assez mal...

— Et puis, interrompit Langerac, il à l'inconvénient de rappeler le refrain de la chanson de Malborough, *Mironton, ton ton...*

— Bref, je l'ai quitté, et je l'ai remplacé par le nom de ma mère.

— Jolibois, si je ne me trompe.